

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 82 (1955)
Heft: 11

Artikel: Défendons notre patois !
Autor: Rambert, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-229614>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

aux Allemands ruinés et menacés de famine par la Guerre de Trente Ans. Si l'on en croit l'auteur du *Mémoire sur la culture des pommes de terre* publié en 1764 par les soins de la Société économique de Berne, c'est un des ancêtres de Jean-Rodolphe Tschiffeli (1716-1780) qui introduisit véritablement la culture du précieux tubercule en Suisse. Ainsi, l'on peut admettre que c'est dans la seconde moitié du XVII^e siècle que la pomme de terre commença à prendre place dans notre agriculture. Selon Valmont de Bomare, vers 1730, elle était déjà fort répandue et était devenue une des bases de la nourriture du peuple suisse.

Pendant ce temps, la plus grande partie de la France, et notamment Paris, continuait à ignorer ou à dédaigner la pomme de terre. Le silence de la *Nouvelle Maison rustique* de Liger, en 1762, au sujet de cette plante, est bien caractéristique. Il faut bien le dire, la

pomme de terre avait mauvaise presse chez nos voisins de l'ouest, on l'accusait de rendre stupides ceux qui en mangeaient, et même de leur faire contracter la lèpre. Avant 1770, des savants et des économistes tels que Valmont et Turgot, essayèrent bien de vaincre ces préjugés, mais n'eurent guère de succès. C'est à Parmentier (qu'on croit souvent l'introducteur de la pomme de terre dans l'Europe entière) que notre solanée connut sa véritable expansion en France dans les années qui précédèrent immédiatement la Révolution. La faveur qu'elle connut par la suite auréola d'une gloire peu commune son inlassable propagateur, de là le nom de *parmentière* donné parfois à la pomme de terre.

Nous voici ainsi arrivés au problème des noms de la pomme de terre, problème que nous traiterons dans notre prochain article.

(A suivre.)

DÉFENDONS NOTRE PATOIS !

La mort de notre patois est une de ces fatalités brutales contre lesquelles on se sent impuissant, mais qu'on ne subit pas sans protester. C'est une langue charmante que cette langue qu'on tue ; elle a la grâce pittoresque et naïve, elle a de la concision et du trait ; elle se prête admirablement à ce à quoi elle sert, c'est-à-dire à la conversation familière entre gens du même village, entre commères et compères qui se saluent en allant aux champs ou jasent en se retrouvant le soir au « coterd ». Et que de souvenirs s'y rattachent pour quiconque a passé à la campagne tout ou partie de sa jeunesse.

Le patois, mais c'est la langue même du pays ; c'en est l'image : nos meilleures chansons nationales ne sont-elles pas en patois ? A l'étranger, quelques mots de patois, entendus par hasard, ne font-ils pas sur nous le même effet que la mélodie du Ranz des vaches ? Narrachent-ils pas au plus insensible des larmes d'attendrissement ?

Le patois meurt victime de ce qu'on appelle la civilisation, du cosmopolitisme, de la nécessité d'être comme tout le monde, à présent que tout le monde est partout.

Eugène Rambert (Mélanges).